

# Gîtes d'accueil, hospices, hôpitaux des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle \*

par le P<sup>r</sup> Jean CHEYMOL

« Au commencement était la route, jalonnée de sanctuaires »... ainsi s'exprime Joseph Bédier à propos de l'origine des chansons de geste. Sous son égide, appliquons cette phrase au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle au Moyen Age.

## **La route, quelle route ?**

Voies gauloises — trop méconnues —, corrigées, redressées, complétées par les voies romaines. A ces routes primitives vinrent s'ajouter dès le Moyen Age celles construites par les moines reliant au lacis général leurs abbayes isolées dans des lieux déserts.

Routes de crêtes, évitant fonds de vallée, rivières et construction d'ouvrages d'art, assurant vue éloignée au-dessus de la forêt pour échapper aux guets-apens des brigands détrousseurs.

Si la traversée d'un cours d'eau s'impose, le choix sera fait entre le gué, le bac ou le pont, selon le site.

Les troubles fréquents de l'époque laissent souvent ces routes défoncées, ne reprenant consistance qu'aux abords des villes, des gués ou des ponts.

## **« La route jalonnée de sanctuaires »**

L'immense mouvement de foi chrétienne va faire surgir des cathédrales dans les villes, des abbayes dans des lieux déserts.

Splendides monuments transformés en grandioses reliquaires pour les reliques des saints patrons invoqués.

Voir, toucher ces saints vestiges, désir ardent pour les chrétiens d'alors : espoir de guérison pour les perclus ; pardon pour les fautes à expier ;

---

\* Communication présentée à la séance du 17 février 1979 de la Société française d'histoire de la médecine.

promesse pour une vie future. Le mérite sera d'autant plus grand que le périple réunira plusieurs sanctuaires, que le but sera plus éloigné, plus ardu à atteindre. Une foule de pèlerins va se précipiter vers les lieux les plus renommés.

Trois grands lieux de prédilection :

- la *terre sainte* — Jérusalem : tombeau du Christ. Les pèlerins reviendront porteurs d'une palme rappelant l'entrée de Jésus dans la ville. Ce seront les « paumiers » (*palmarios*) ;
- le *tombeau de Pierre*, le premier des apôtres à Rome. Les pèlerins seront appelés « romieux, roumieux ou romites », transformé en *roumis* par les Arabes.

A ces deux grands pèlerinages va s'adjoindre un troisième, le *tombeau de l'apôtre Jacques le Majeur* (1), à l'extrême-pointe du Finistère espagnol en Galice : Compostelle.

Ce pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, puissamment aidé par l'ordre monastique puissant de Cluny, va devenir prépondérant en Occident, drainant des foules venant de France, mais aussi de toute l'Europe : Scandinaves du Nord, Polonais, Teutons de l'Est, Britanniques de l'Ouest.

On les appellera « Jacquots, Jacquets, Jacquaires (en occitan) ». Ils prendront comme enseigne la coquille du peigne appelé depuis « coquille Saint-Jacques » (*pecten Jacoboëus*, Linné) très abondante sur les côtes de Galice.

Des routes « jalonnées de sanctuaires » s'organiseront sans s'imposer. Par commodité, on distinguera bientôt quatre itinéraires principaux.

Ce sont :

Itinéraires suivis	Pèlerins venant de :
<ul style="list-style-type: none"> <li>— Route de Saint-Denis — Paris               <ul style="list-style-type: none"> <li>→ Chartres</li> <li>→ Orléans</li> </ul> </li> <li>(les deux tronçons se réunissant à Tours)</li> </ul>	} — Pays-Bas, Allemagne de l'Ouest ou de plus loin
<ul style="list-style-type: none"> <li>— Route de Vézelay</li> <li>— Route d'Autun</li> <li>(les deux tronçons se réunissant à La Charité-sur-Loire)</li> </ul>	} — Europe centrale
<ul style="list-style-type: none"> <li>— Route du Puy</li> </ul>	} — Suisse, Allemagne centrale
<ul style="list-style-type: none"> <li>— Route d'Arles assurant la jonction avec les pèlerins venant de Rome</li> </ul>	} — Rome

(1) Fils de Zébédée, frère de Jean. Il aurait (?) de son vivant évangélisé — sans grand succès — la Galice portant jusqu'au bout du Monde (Finistère) la bonne parole. Premier apôtre martyrisé, il fut décapité en l'an 44 à Jérusalem. Ses restes auraient été transportés en Galice par ses disciples.

Les 3 premières convergeaient vers le col de Roncevaux (Navarre) pour franchir les Pyrénées, la 4<sup>e</sup> passait par le col du Somport (Aragon) plus à l'Est, mais la plupart se rejoignaient au carrefour de Puente-la-Reine pour n'en faire qu'une : le chemin français « el camino francés » jusqu'à Santiago-de-Compostelle.

Evidemment, les Français venaient se joindre aux étrangers à la voie la plus proche de leur demeure. Ils étaient les plus nombreux.

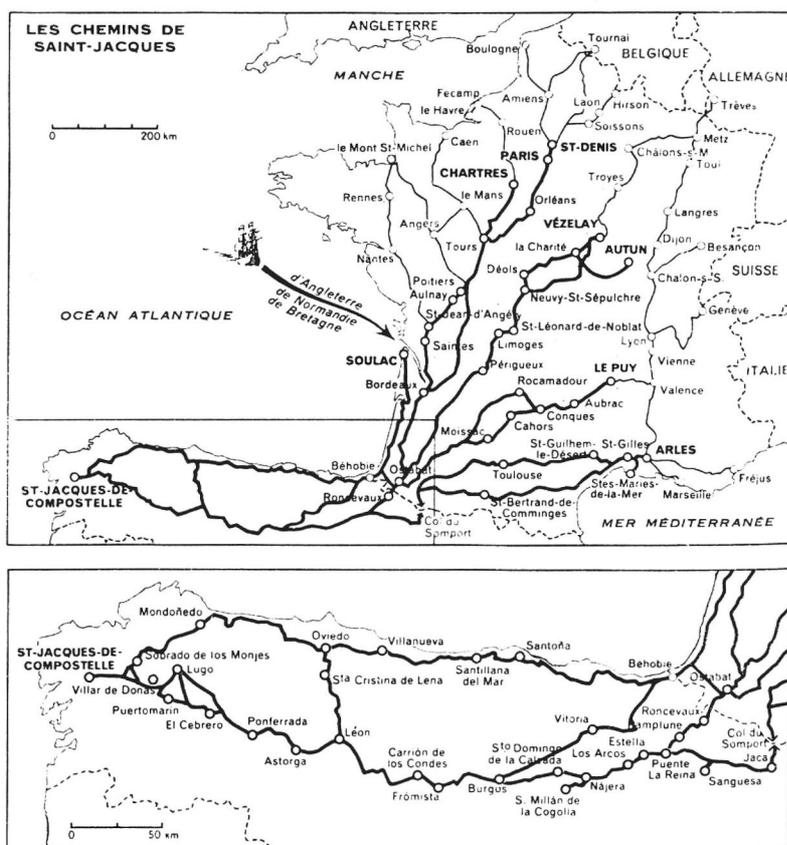


Fig. 1. — Les chemins de Saint-Jacques.

Si la visite de certains grands sanctuaires, le franchissement de cols ou de fleuves obligeaient à suivre ces itinéraires, entre ces sites une certaine fantaisie était fréquente. La durée du pèlerinage n'étant pas prescrite, des dévotions particulières (par exemple Notre-Dame de Rocamadour, Saint-Géraud à Aurillac)..., des recommandations pour certaines abbayes réputées pour leur générosité (comme la Sauve-Majeur en Gironde), quand ce n'était

pas la remise de messages particuliers (début de la poste publique) ou d'échantillons de marchandises (début des voyageurs de commerce) justifiant ces écarts.

Dans le déroulement du pèlerinage au cours des temps, on peut distinguer — un peu arbitrairement — plusieurs périodes.

IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> SIECLES. — C'est un culte local entretenu par les monastères aragonais et navarrais, maintenu malgré et entre les destructions successives de Compostelle et par les raids des pirates normands (970) et les razzias sarrazines (Al Mansour) (997). Un premier pèlerin de qualité fait date : Godescale, évêque du Puy en 957.

XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> SIECLES. — L'influence des grands ordres monastiques bénédictins bourguignons (Cluny au premier plan, auquel s'ajoutent bientôt Clairvaux et Cîteaux) est prépondérante, ils créent par leur abbayes et leurs prieurés de véritables chaînes hospitalières.

Mais bien d'autre organisations religieuses ont joué un rôle considérable. Citons :

- les saints « cantonniers » locaux, aménageant chemins, construisant les ponts (les *frères pontifs*), créant auprès de leurs chantiers de modestes gîtes pour les pèlerins ;
- les abbayes des ordres locaux, les chapitres des cathédrales et des collégiales non sécularisées ;
- les ordres militaires hospitaliers pour recevoir les pèlerins et les protéger dans les passages dangereux : chevaliers d'Aubrac (vers 1022-1115), les templiers (1118-1315), les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (1113). Tous pratiquant l'hospitalité charitable envers les pèlerins.

XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> SIECLES. — Malgré la guerre de Cent Ans qui ensanglante la France de 1337 à 1453, — plus particulièrement l'Auvergne et le Sud-Ouest —, le pèlerinage se maintient.

XVI<sup>e</sup> SIECLE. — L'influence critique de la Réforme et les ravages des guerres de religion amenuisent le nombre des pèlerins durant la seconde moitié du siècle.

XVII<sup>e</sup> ET SIECLES SUIVANTS. — Sous Louis XIII, l'ordre rétabli, le pèlerinage reprend mais il faut lutter contre les faux-pèlerins, les « coquillards » mendiants et truands détresseurs. Ce sont les ordonnances royales de 1661, 1717, 1738 exigeant pièces d'identité pour les « passants de Dieu ».

Dès le mitan du XIII<sup>e</sup> siècle, le rôle des ordres monastiques devient moins prépondérant, les confréries des anciens pèlerins de Saint-Jacques les suppléent en partie ; nous reviendrons plus tard sur celle de Paris qui veilla si longtemps sur l'hôpital Saint-Jacques de la rue Saint-Denis.

Ainsi à travers les siècles le pèlerinage continue, — son âge d'or fut entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècles —, en s'affaiblissant jusqu'à la Révolution. Puis progressivement, il reprit faiblement et se revigore depuis le début du siècle.



Fig. 2. — Un pèlerin, gravure de Jacques Callot (1592-1635).

### **Qu'est-ce qui caractérise un pèlerin ?**

*C'est un marginal.* — Après confesse et son testament fait, — c'est plus sûr —, dès qu'il aura reçu bénédiction et laissez-passer des autorités civiles et religieuses, il rompra avec sa famille et son entourage. Son sauf-conduit lui assurera aide et protection et si besoin est : gîte, pain et eau.

A son retour, — après avoir montré son certificat de pèlerinage délivré par les chanoines de Compostelle —, il sera réintégré dans la société. Il entrera de droit dans la Confrérie de pèlerins de Saint-Jacques s'il y en a une dans sa ville.

*Attributs — Insignes.* — Il est vêtu comme tous les voyageurs de l'époque, mais il porte :

- le *bourdon*, grand bâton ferré du bout avec un crochet en haut pour suspendre la gourde ;
- l'écharpe, la besace en bandouillère ;
- un grand manteau protégeant des intempéries, ou au moins un mantelet (la pèlerine couvrant bien les épaules) ;
- un vaste chapeau de feutre, relevé devant, orné de la coquille, protégeant de la pluie et du soleil ;
- l'escarcelle (souvent plate) à la ceinture ;
- sans oublier les souliers à haute tige, nécessitant des soins assidus.

Groupés selon leurs affinités, leurs pays, leurs langues, par petites troupes ils vont devisant et priant. Ils ne sont pas de tristes personnages, confits en dévotion. Malgré leur rosaire, ils ne redoutent ni histoire paillardes, ni juron sonore. Ils précèdent le bénédictin Rabelais !

A côté de cette piétaille — la plus nombreuse —, quelques personnages de qualité — rois, seigneurs et même pape, voyageant à cheval, plus souvent à dos de mule ; quelques femmes de toute condition accompagnant leurs maris. Le clergé acceptait mal la présence des femmes dans les pèlerinages, craignant pour la vertu des deux sexes aux sens mal assouvis dans une époque rude.

### **Architecture des hospices pour pèlerins**

But du pèlerinage exposé et connaissance faite avec le pèlerin, voyons comment il était accueilli à l'étape.

Si dans les grandes villes traversées il trouvait aisément gîte et pitance, — hôtels-dieu, chapitres des cathédrales, des collégiales, monastères ayant l'obligation morale de les accueillir —, il n'en était pas de même entre elles. Parfois c'était la paille ou le foin de la grange du paysan, mais aussi, — si le temps le permettait —, sans bourse délier, c'était le sommeil sous la voûte étoilée.

Après y avoir cherché le chemin de Saint-Jacques (la *Voie lactée*) devant le guider jusqu'au Champ de l'Etoile (Compostelle), il s'endormait paisiblement.

Mais progressivement s'installèrent sur les trajets habituels, aux points importants (cols, carrefours de routes...) des gîtes d'étape où il obtiendra : abri, réconfort et nourriture.

Ces lieux d'hébergement s'installèrent à une distance correspondant à une journée de marche (en général 7 à 8 heures) soit pour une lieue (4 km) à l'heure, environ 30 km en plaine, moins en montagne ou en terrain accidenté.

Sur les routes héritées des Romains, ce furent dans le haut Moyen Age les relais de ceux-ci et leurs tavernes (*tabernas*) pour les voyageurs, ruinées certes, mais toujours bien placées. Aux gués et aux ponts, nous avons déjà cité les gîtes préparés par les frères pontifes.

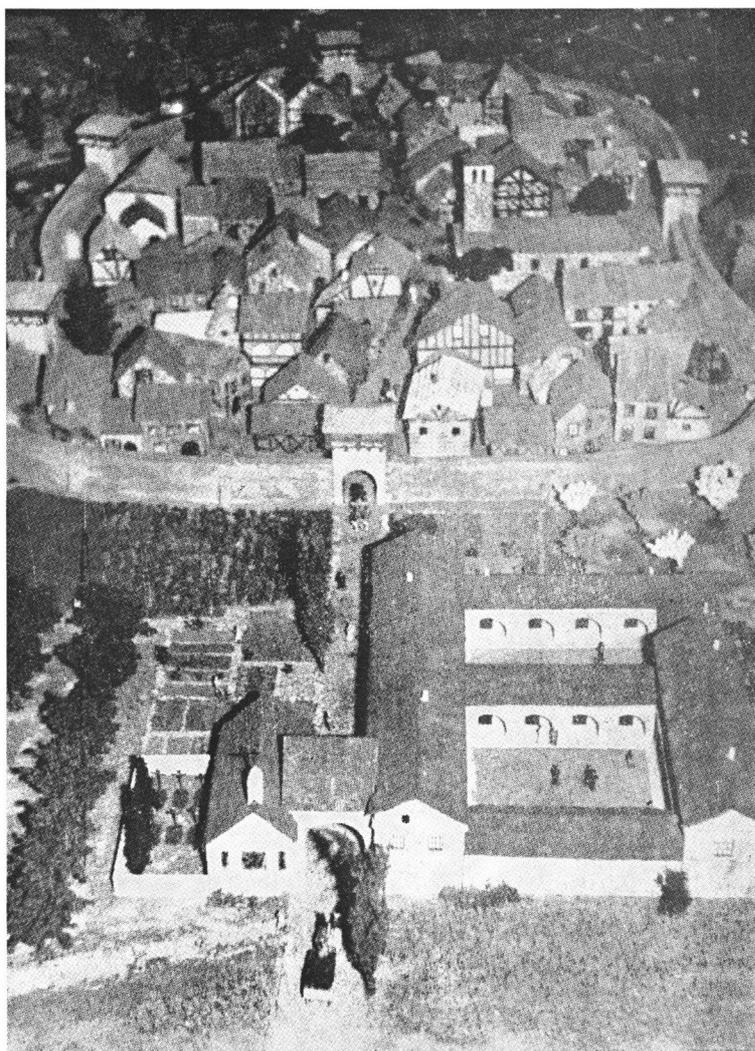


Fig. 3. — Maquette d'un village médiéval avec son hôpital hors les murs.

Entre ces asiles, d'autres s'improvisèrent, souvent simples maisons particulières et literies léguées par testament pour cet usage. Installations modestes, précaires de 6 à 10 lits, parfois grandes demeures avec communs aménagés plus ou moins sommairement pour séparer hommes et femmes, loger l'hospitalier, etc., parfois palais de roi comme celui d'Aplhonse II à Oviedo avec salles de 10 lits et 9 cellules indépendantes. Donc, gîtes improvisés ; maisons de type très divers ; mais au cours des temps, lors des parcours répétés des itinéraires par les membres des ordres hospitaliers (augustins d'Aubrac ou de Lyon, bénédictins de Cluny, chartreux de Gradignan, etc.) des idées heureuses furent retenues et appliquées dans des hospices construits spécialement pour les pèlerins.

En principe 3 éléments indispensables : le gîte avec séparation des sexes, la chapelle dédiée à saint Jacques, le cimetière (isolé du cimetière paroissial comme pour les lépreux.

Sans arriver à un plan-type, se basant sur les exemples les mieux réussis pour l'époque, on a pu dresser un schéma et même une maquette permettant de mieux comprendre cette organisation pour un hospice de moyenne importance.

Examinons-la ensemble : (2)

*D'abord le site.* — On voit le bourg, replié sur lui-même à l'abri de sa ceinture de murailles et de portes fortifiées.

L'hospice doit être placé hors la ville et avant la ville, donc au nord ou à l'est pour le pèlerin allant à Santiago, au sud s'il en revient.

*Hors la ville,* autorisant l'accueil du voyageur même de nuit quand les portes de la cité sont closes (3).

*Avant la ville,* permettant de le retenir et de l'isoler s'il est porteur d'une maladie épidémique ou vient d'une région contaminée. Pensons à la peste, terreur combien justifiée au Moyen Age.

---

(2) Inspirée d'un plan établi par M. R. de la Coste-Messelière, président de la Société des Amis de Saint-Jacques-de-Compostelle et réalisée bénévolement par le personnel de l'Hôpital de Cadillac dans le cadre de l'exposition « Hôpitaux et Confrérie de pèlerins de Saint-Jacques » à Cadillac-sur-Garonne, 1967.

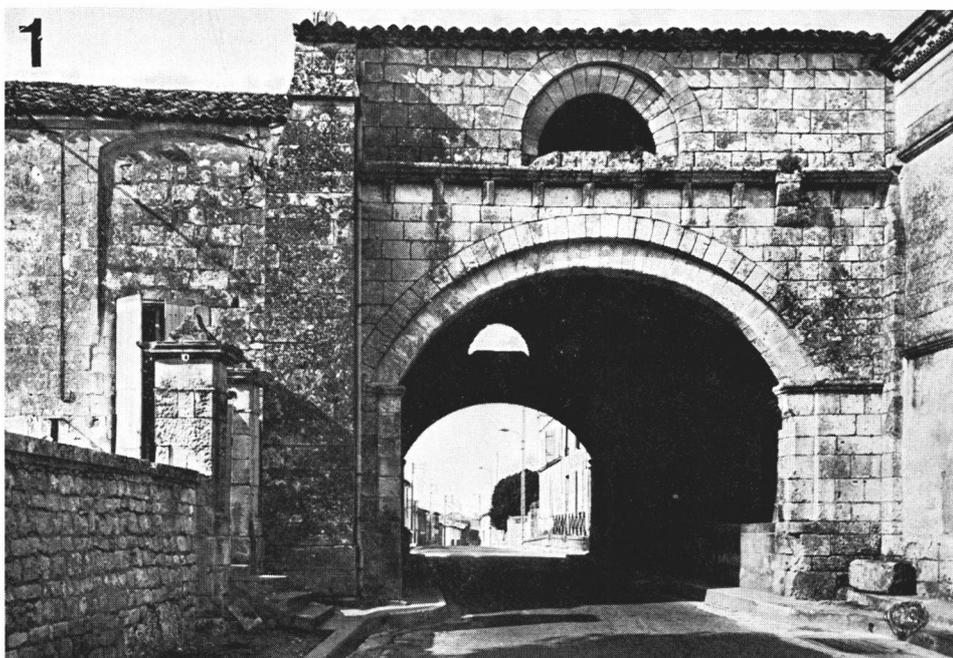
(3) Comme à Thouars, Niort, Parthenay, Montauban, Charroux, Pradelles, etc.

A un point d'eau abondante, rendant possible nettoyage, lessivage, désinsectisation (souvent nécessaire) avant de reprendre la route, parfois exigé avant d'entrer dans l'hospice (4 - 5).

Dans les premiers hôpitaux du Moyen Age, on trouve l'huis fermé et le marteau pour attirer l'attention. Au-dessus un auvent, parfois un porche, pour protéger l'entrant.

Pour les pèlerins, on fait mieux ; la route traverse l'hôpital, allant vers la ville (ici venant du nord, allant vers Santiago) ; il trouve à sa gauche (à l'est) la chapelle (noter au passage le cimetière jouxtant la chapelle) ; à droite, à l'ouest, l'hospice et souvent — premier abri protecteur —, une voûte recouvrant la route reliant les deux.

Fig. 4. — Hospice des pèlerins de Pons (Charente-Maritime), Passage sous voûte 1 — Vue extérieure ;

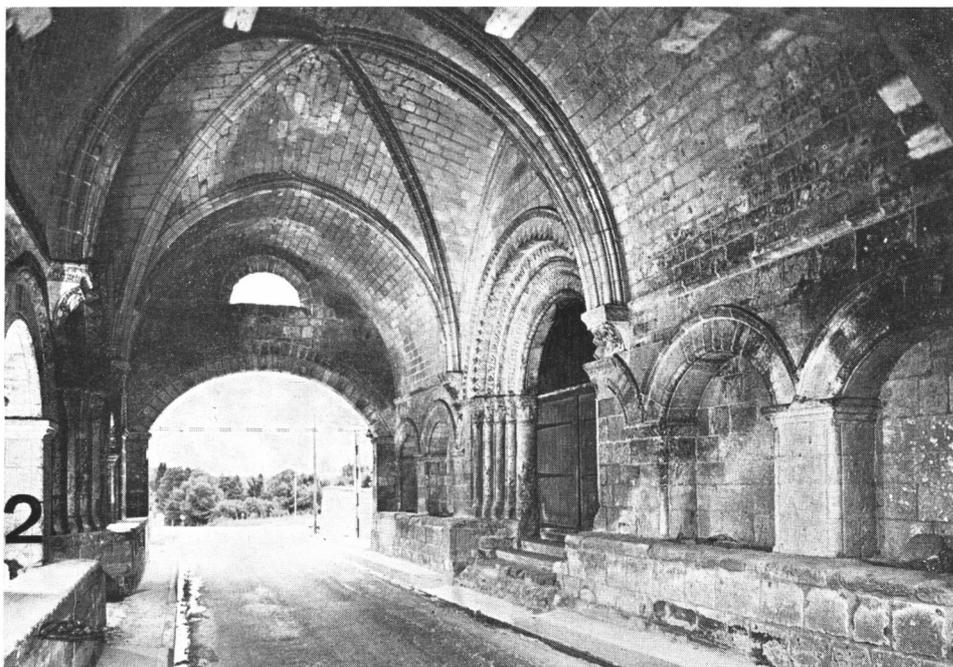


(4) Lors de la dernière étape avant Compostelle, les pèlerins faisaient dans un endroit boisé, près d'une rivière, dans le plus simple appareil, une toilette soignée. Ce lieu s'appelle dans les livres *lava-mentula* ; faut-il chercher une étymologie latine un peu hermétique de *mentul* = pénis, les pèlerins plus crûment disaient *lava-colla* (écrit parfois par déformation due au temps *la Bacolla*).

(5) A Issoudun, on voit l'hôpital Saint-Roch bâti en partie sur pilotis au-dessus de la Théols, un bras de la rivière s'écoulant directement fournira de l'eau propre, un autre passera sous la salle d'accueil évacuant les détritres et rejoindra plus loin le flot par un passage voûté.

2 — Vue intérieure, pour pèlerins venant de l'extérieur, à gauche porte de la chapelle, à droite porte de l'hospice.

Autres exemples de passages sous voûtes : Charroux, Pradelles, Gradignan... en France ; Roncevaux, Puente-la-Reine, en Espagne ; etc.



Il est déjà protégé contre les intempéries. S'il ne désire pas s'arrêter longuement des bancs de pierre permettent un repos passager ; à un bénitier extérieur du côté de la chapelle il se signera, fera une courte prière, du côté hospice par des guichets (6) il recevra nourriture et boisson.

S'il fait halte, — sans parcours supplémentaire — il partagera son temps entre les soins religieux à la chapelle, les soins matériels (sommeil dans un lit et pitance) à l'hospice.

Ainsi lavé, hébergé, réchauffé, nourri, reposé, gourde et besace garnies, il traversera la ville reprenant son périple.

Ces fondations pieuses s'étalent sur des siècles. Ainsi, à titre d'exemple, nous trouvons :

— en 1181, Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, réservant dans l'hôpital Saint-James (Saint-Jacques) de Bordeaux : « six lits pour

(6) Comme à San Auton-de-Castrogeriz, près de Burgos.

les pauvres pèlerins, passants nécessaires auxquels ils administreront du pain et du vin et le chauffage jusqu'à deux nuits, s'il est besoin » ; — en 1617, beaucoup plus tard, le duc d'Epéron réservant à l'hôpital Sainte-Marguerite de Cadillac-sur-Garonne « six lits pour les pauvres pèlerins avec du pain et du vin jusqu'à deux nuits s'il est besoin »... (7)

Le nombre de lits est très variable, souvent de 10 à 20, parfois beaucoup plus : par exemple, à Toulouse, une maison de Saint-Jean de Jérusalem indépendante de leur commanderie, d'une centaine de lits, ruinée par les guerres du XV<sup>e</sup> siècle ; à Pampelune un vaste établissement de 400 à 500 personnes ; sans oublier la magnificence de l'Hôpital royal de Santiago-de-Compostelle (construit de 1499 à 1511) renfermant six infirmeries, 3 dortoirs, 1 réfectoire sans oublier 1 prison, 2 salles d'armes. (8)

Ainsi de très nombreux relais pour pèlerins, des centaines repérés sur les itinéraires décrits, augmentant quand les chemins convergent comme dans le Béarn ou en Espagne.

### **Comment fonctionnaient ces hôpitaux-hospices**

On peut s'en faire une idée en regroupant les renseignements fragmentaires épars dans les vieux documents.

1°) *Le personnel.* — En nombre variable selon l'importance de la maison. Il va d'une seule personne, souvent une veuve, le plus souvent un ménage bien choisi, permettant de mieux séparer les sexes, l'hôtesse prenant en charge les pèlerines.

Personnel appointé, habitant le prieuré, donc logement plus jardin, parfois une terre à cultiver à proximité.

Mieux que ce personnel charitable mais non obligé par vœux ou serments, nous trouvons des frères ou des sœurs d'ordres locaux rattachés plus ou moins à la règle de saint Augustin et de ses trois vœux (chasteté, obéissance, pauvreté).

Dans les établissements dépendant d'ordres religieux, le personnel est plus nombreux. Dans des hospices importants et isolés de tout comme la Domerie d'Aubrac toute la communauté était à la disposition des pèlerins. En plus des religieux, elle comprenait des dames de qualité et des servantes. Nous espérons y revenir plus tard.

2°) *Fonctionnement.* — Le pèlerin doit demander l'entrée au nom de Dieu. Les gens arrivant en voiture, les jongleurs, les femmes suspectes se voient exclus. L'hospitalier doit vérifier les papiers pour éliminer les « coquillards ». Il envoie les pèlerins à la chapelle rendre grâce à Dieu de leur voyage puis, les sexes séparés, chacun va au dortoir occuper le lit qui lui est assigné,

---

(7) Vœu toujours respecté dans cet hôpital.

(8) Devenu depuis 1953 le grand hôtel touristique « L'Hostel de los Reyes Catolicos », mais il accorde toujours l'hospitalité gratuite aux vrais pèlerins de Saint-Jacques.

occupé souvent à plusieurs comme il est coutumier au Moyen Age. Quand il fait très mauvais dehors... on s'entasse !...

« Aucun blasphème, ivrognerie, larcin, querelle, dissolution ou paillardise ne sera enduré ». Dans certains asiles, par prudence, on demande aux admis « leurs armes ou bastons, afin d'empêcher d'en mal faire »... On rend leurs bourdons aux pèlerins à leur départ.

3°) *Nourriture*. — Variable selon la richesse du lieu mais sûrement frugale comme celle du peuple de l'époque ; ainsi à l'hôpital Saint-Jacques des Pèlerins de Paris... « deux pains et le vin le soir, une ration de pain, un peu de viande ou des légumes secs certains jours... »

4°) *Soins*. — Les pèlerins y recevront :

— des soins spirituels : confession, communion, parfois extrême-onction et sépulture en terre chrétienne dans le cimetière dépendant de l'hospice ;

— des soins matériels : gîte et pitance, parfois des cordonniers réparant les chaussures (Roncevaux), etc. ;

— des soins d'hygiène : lavage (corps et linge), coupe de cheveux et de barbe gratuits (Roncevaux). Désinsectisation bien nécessaire... A la Domerie d'Aubrac, on secoue les vêtements au-dessus de la flamme ;

— des soins médicaux, on pansera surtout les pieds endoloris ou blessés.



Fig. 5. — Pèlerin de Saint-Jacques soigné par un hospitalier (XV<sup>e</sup> siècle, musée Gadagne, Lyon).

Si le pèlerin est vraiment malade, on l'enverra à l'Hôtel-Dieu ou à l'infirmerie de l'abbaye les plus proches. Dans certains hôpitaux il est dit que les infirmières sont d'une parfaite honnêteté « ni laides, ni sales » (Roncevaux), à Angers par contre elles ne doivent être « ni jeunes, ni belles ».

Dans les parcours dangereux, difficiles, les ordres militaires hospitaliers assureront accueil à l'hospice et sécurité des chemins.

*Durée du séjour.* — 2 nuits au maximum, non par inhumanité, mais parce qu'il faut faire place nette pour ceux qui suivent.

*Ressources.* — En principe réservés aux pèlerins pauvres qui avaient la gratuité totale, mais ceux qui le pouvaient, laissaient une offrande au départ en participation aux frais de la maison.

Tout, — fondations et fonctionnement —, reposait sur la charité, le grand moteur social du Moyen Age. En expiation de leurs fautes et pour s'assurer une bonne place au Paradis, on testait souvent en faveur « des pauvres de Dieu », plus particulièrement aux environs de l'an Mille où les actes portent souvent en tête *Munde fine adpropinquante* (à l'approche de la fin du Monde).

*Nombre de pèlerins et encombrement des routes.* — Des documents parlent d'un demi-million de pèlerins se rendant à Compostelle aux grands siècles d'affluence. Connaissant l'état précaire de la voirie d'alors, cela paraît impossible.

Réfléchissons : 500 000 allant, donc 500 000 revenant, soit un million sur les routes. Si nous retenons quatre grands itinéraires cela ferait quotidiennement et se succédant à chaque étape de 30 km  $\frac{1\ 000\ 000}{4 \times 365} = 684$  pèlerins.

Si l'on ajoute que le flot n'était pas régulier avec des pointes aux saisons favorables (9), que sur les routes circulaient également voyageurs officiels, marchands, troupes régulières ou mercenaires (amies ou ennemies), on se demande comment ce flot humain pouvait passer plus particulièrement aux points de convergence (villes, carrefours, ponts, col, etc.). Ceci devait devenir homérique lorsque les 4 routes françaises se réunissaient dans « el Camino francès » après les Pyrénées.

Si donc il y a exagération de la part des historiens, le chiffre devait être très élevé. On lit dans *Espana sagrada* (livre II, cha. 50, p. 350) que le roi des sarrazins Ali ayant envoyé un ambassadeur auprès de la reine Urraque (1081-1126), celui-ci aurait rencontré sur les routes de Galice tant d'innombrables chrétiens allant ou revenant de Compostelle « qu'il nous reste à peine un étroit passage pour aller vers l'Occident » écrit-il.

---

(9) Vers Pâques, les pèlerins affluaient vers les points de ralliement (La Madeleine de Vézelay, Notre-Dame du Puy, etc.). Le pèlerinage durait environ 9 mois.

Dans ces conditions il paraît bien que ce que nous avons dit du nombre des hospices est dérisoire et qu'ils devaient être extrêmement nombreux, divers et improvisés. Granges du paysan et belle étoile étant le sort de beaucoup.

On comprend qu'une sollicitation constante envers la population appauvrie par famines et guerres, présence de « coquillards », pillards avides, mêlés aux bons pèlerins aient entraîné parfois, — malgré la charité généreuse d'alors —, des abus et des réactions contre les « marcheurs de Dieu », bagarres, rixes entre pèlerins et villageois que les artistes de l'époque nous ont montré avec verve.

Fig. 6. — « Bagarre entre pèlerins et paysans », peinture attribuée à Pierre Balten (1520-1580), élève de Pierre Brueghel le Vieux.



Après le XV<sup>e</sup> siècle, les frontières se ferment en partie, le flot des pèlerins diminue. De ce fait les hôpitaux de pèlerins se modifient, réservant des lits pour les pauvres, les malades locaux et même pour les femmes en gésine, donc triple aspect nouveau : gîte d'accueil, hôpital, maternité.

(10) Exemple : à Annonay (1336) 22 lits (12 pour pèlerins, 6 pour malades, 4 femmes « gisant d'enfant »).

Ainsi s'organise, à travers la France, un réseau hospitalier local qui rend les plus grands services.

Aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, la mendicité devient un fléau national : mutilés de guerre (pas de pension), perclus civils, faux-pèlerins (coquillards), truands, etc. pullulent.

L'autorité royale s'en émeut ; elle crée les Invalides, les hôpitaux généraux, les asiles de mendicité... Elle trouve l'argent nécessaire en confisquant les biens des léproseries, des petits hôpitaux de pèlerins et autres au mépris des fondations inaliénables accumulées au cours des siècles. Justifiée parfois par un semi-abandon et l'incurie de certains établissements, cette spoliation créa un vide qui ne fut pas comblé dans les provinces françaises.

Bien des hôpitaux ruraux, — grâce à leur activité — avaient pu échapper aux mesures précédentes, la Révolution les supprima et les vendit comme biens nationaux (11).

Dans un certain nombre de villes, ils ont persisté et ces hôpitaux de pèlerins sont devenus sur place de grands centres hospitaliers modernes qui ne renient pas leur origine. Citons :

- l'Hôtel-Dieu de Lyon ;
- l'Hôtel-Dieu-Hôpital Saint-Jacques de Toulouse ;
- l'Hôpital Saint-Jacques-le-Majeur de Rennes ;
- l'Hôpital Saint-Jacques et l'Hôpital des « passans » à Rodez ;
- l'Hôpital Sainte-Marguerite de Cadillac ;
- l'Hôpital de Pradelles (Haute-Loire) ;
- l'Hôpital Saint-Jacques de Hautefort (Dordogne), etc.

D'autres ont changé de sites, mais ont la même filiation, hôpitaux de Marseille, Melun, Vendôme, Châteauroux, etc. (12).

Mais à l'échelon des petites villes et bourgs, la majorité des petits hôpitaux ne survécurent pas à ces tourmentes.

Qu'en reste-t-il ? De certains un lieu-dit, retrouvé sur nos cartes routières : « l'Hôpital, l'Hopiteau, l'Hospitalet, les Hôpitaux, la Charité, la Commanderie, la Sauvetat, la Salvetat, l'Aumônerie, l'Aumône, etc.

D'autrefois, c'est la toponymie : Saint-Jacques donné au bourg, à la rue, au quartier qui mettra sur la voie de l'hospice disparu.

\*

\*\*

La disparition de beaucoup de ces œuvres pies dans les zones rurales a créé pendant des siècles un vide sanitaire regrettable. A tel point que l'on

---

(11) Un décret de la Convention (19 mars 1793) attribuait une somme globale en espèces pour l'ensemble hospitalier du pays. Elle ne fut jamais payée !

(12) L'Hôpital Saint-Roch d'Issoudun est devenu musée du Moyen Age.

tente à nouveau de remédier à cette carence en créant une chaîne hospitalière au bénéfice de ces zones déshéritées. Ces nouveaux hôpitaux *ruraux* (dits *locaux*) selon la nouvelle nomenclature de 1973, reprennent vie depuis le décret n° 60.564 du 6 juillet 1960 et des circulaires du 31 juillet 1961 et du 4 novembre 1975. Ils peuvent comporter un service de médecine, une maternité, une officine pharmaceutique souvent un service d'hospice. Parfois de moins de 30 lits dans les zones d'habitat dispersé, ils se rapprochent nettement des hôpitaux-hospices des siècles passés que nous venons d'évoquer.

L'élan de charité dû au développement du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle va plus loin que la création des hôpitaux. Les confréries pieuses des anciens pèlerins se sont dévouées non seulement aux « passans » mais dès leur retour, ont réinséré ces marginaux provisoires dans la société. Elles ont pratiqué auprès des familles des anciens pèlerins une assistance qui ne s'est jamais démentie jusqu'à leur suppression par la Révolution. On peut déceler là pour une part l'origine de nos institutions de *bienfaisance à domicile*.

Evidemment les mots de *charité*, de *miséricorde*, n'ont plus cours..., même ceux utilisés par le grand mouvement de 1789 : *humanité*, *fraternité*, *solidarité* font très *rétro* ; l'homme, en naissant, a droit — lui dit-on — sinon à la santé... du moins aux soins. La Sécurité sociale remboursant les soins hospitaliers, depuis l'Ordonnance du 4 octobre 1945, le mot *indigent* est rayé de vocabulaire officiel.

Il n'empêche que pour ceux, — dont nous sommes —, qui suivons les fluctuations de la politique sanitaire à travers les siècles ; le rôle qu'a joué en Occident dans les mentalités du Moyen Age et même des temps modernes le grand élan de foi et de générosité créé par et pour les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle méritait, — je pense — d'être rappelé comme étant un des moteurs qui ont mis en route l'organisation sanitaire (hôpitaux et œuvres d'assistance) de notre pays dont nous nous félicitons aujourd'hui